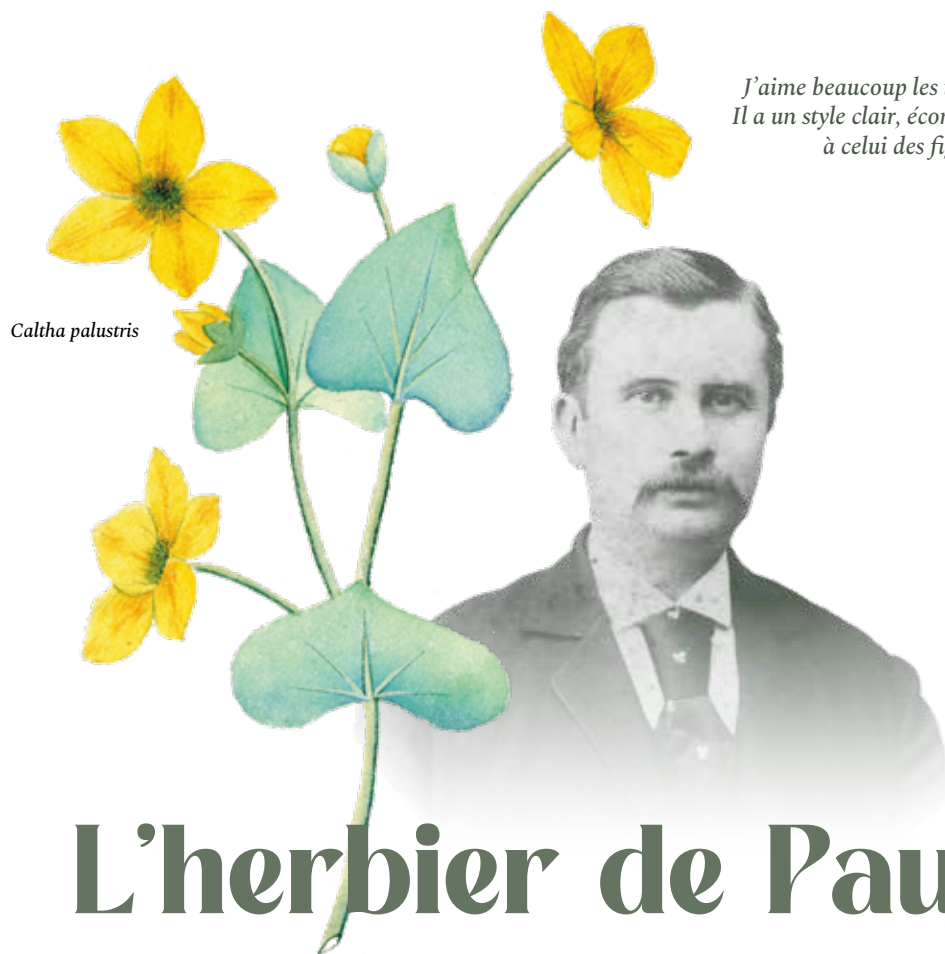




Caltha palustris

*J'aime beaucoup les illustrations de Paul Maurice.
Il a un style clair, économe, que je trouve apparenté
à celui des figures du début du XVI^e siècle.*

Pierre Lieutaghi

L'herbier de Paul

Paul Maurice (1862-1924), instituteur, botaniste, artiste



Cirsium arvense

Texte : Claire MACÉ

Paul Maurice est né à Saint-Biez-en-Belin, un village de la Sarthe de quelques centaines d'âmes, le 11 septembre de l'an 1862, sous le Second Empire, année de la publication des Misérables de Victor Hugo. Il sera instituteur, avant de devenir, en 1892, secrétaire de mairie à Écommoy, commune rurale de la Sarthe alors forte de 3600 habitants – qui en compte aujourd'hui 4800.

C'est en 1874, à l'âge de 12 ans, que Paul décide de sa première vocation, l'enseignement, en affirmant sa volonté d'aller à l'École normale, après l'obtention de son Certificat d'études primaires (1877), mettant ainsi ses pas dans ceux de son père, Benjamin Maurice. Ayant acquis son Brevet d'instituteur en 1881, il est aussitôt nommé, à l'âge de 19 ans, à Laigné-en-Belin, commune agricole de la province historique du Maine, jadis spécialisée dans la production de chanvre, comptant alors moins de 1 500 habitants.

Enseignement

Si Paul s'initie aux plantes, plus particulièrement médicinales, au cours de ses années passées à l'École normale, c'est à partir de 1881 qu'il approfondira ses connaissances en la matière, comme il l'écrit dans son journal: «Je commençai par analyser les livres d'histoire naturelle : Botanique, Géologie, Zoologie. Mais je me portai davantage sur la botanique, surtout la botanique médicale du docteur Saffray. Ce n'est que plus tard que je m'occupai en grand de la Botanique.»

En cette fin de XIX^e siècle, l'ouvrage du docteur Saffray, *Remèdes des champs*, fait référence. Composé de deux parties illustrées de gravures, livrées en un seul volume de petit format, il est édité par Hachette au tournant des années 1870, réédité en 1876 et 1880. *Remèdes des champs* est un ouvrage de vulgarisation qui se veut pédagogique et pratique: «Nous indiquerons pour chaque plante son histoire, ses propriétés, son emploi. [...] Nous nous efforcerons donc d'établir la propriété la plus marquante de chaque plante, sa manière d'agir sur l'homme et sur les animaux, autant qu'on peut la connaître, la limite de son emploi en l'absence de médecin...»; le docteur Saffray constate (déjà!) «que le nombre des médecins est insuffisant et que l'habitant des campagnes donne volontiers la préférence aux remèdes indiqués par un voisin ou par un guérisseur de village». Il s'agit bien d'un ouvrage de médecine domestique, dont le titre complet est parfaitement explicite: *Les remèdes des champs. Herborisations pratiques à l'usage des instituteurs, des ecclésiastiques et de tous ceux qui donnent leurs soins aux malades.*

«À l'usage des instituteurs...» Au-delà de la seule personne du « maître d'école » Paul Maurice, une parenthèse s'impose à propos de la politique de l'enseignement national qui connut de nombreuses hésitations et autant d'allers-retours et autres atermoiements depuis la Révolution (1789) et jusqu'en cette fin de XIX^e siècle. En 1848, «les dangers et bienfaits de l'éducation pour toutes et tous sont rediscutés, en rupture avec le XVIII^e siècle qui considère celle-ci comme facteur d'instabilité et de désordre». Ou encore: «Il faut adapter un enseignement à des besoins raisonnables et limités», selon un certain Henri Braudrillart, économiste et journaliste français de l'école libérale (1821-1892). «L'instruction des classes laborieuses est bien encouragée, mais plutôt pour pacifier les conflits entre classes que pour instaurer l'égalité», peut-on encore lire par ailleurs.

À partir de 1880, au moment où le jeune Paul Maurice prend ses fonctions d'instituteur, «un vent de rénovation souffle sur l'école de Jules Ferry. [...] Selon la nouvelle pédagogie, l'élève doit être actif, sa curiosité doit être éveillée et sollicitée, son désir d'apprendre entretenu ; l'enseignement doit cesser d'être



Stachys heraclea



Scrofularia aquatica



Lappa minor



Lobelia urens, jasion montana et campanula trachelium



Lamium purpureum



Inula helenium

verbal, abstrait, mécanique et, comme le disaient souvent les responsables de l'époque, scolastique. [...] Dans cet arsenal de la rénovation pédagogique, la leçon de choses est une pièce maîtresse. Elle s'oppose à la leçon de mots.» (Pierre Kahn, philosophe et historien de l'enseignement et de l'école, né en 1949). Dit autrement, «la leçon de chose» a constitué une révolution à l'école du XIX^e siècle (Louise Cuneo, auteure spécialisée dans les questions d'éducation).

Dès lors, «les élèves devront eux-mêmes rayer la pierre à plâtre avec l'ongle, le calcaire grossier avec une épingle, le feldspath avec le cristal de roche», préconise dans un de ses manuels d'enseignement primaire Gaston Bonnier, l'auteur de la célèbre flore éponyme. Il faut, par exemple, que les élèves examinent eux-mêmes les fleurs afin que ces dernières ne soient pas une abstraction vide... Et, de fil en aiguille, la collecte de plantes, puis la constitution d'herbiers, sous l'impulsion des instituteurs et autres enseignants formés à cet effet, se popularisent et pénètrent les différentes «classes» de la société. Ce qui, jusqu'alors, était l'apanage de certaines catégories sociales ou professionnelles (les aristocrates, les médecins et autres scientifiques...).

Pour conclure sur ce chapitre, il est à noter que, jusqu'à la Renaissance et depuis «toujours», les herbiers, nombreux à travers les âges de l'Histoire, étaient surtout des herbiers dessinés, souvent reproduits de génération en génération de scientifiques ou botanistes. Ce n'est qu'au tournant du XVI^e siècle que sont confectionnés les premiers herbiers de plantes séchées qui nous sont parvenus, avec le développement qu'on leur connaît aujourd'hui.

Herbiers

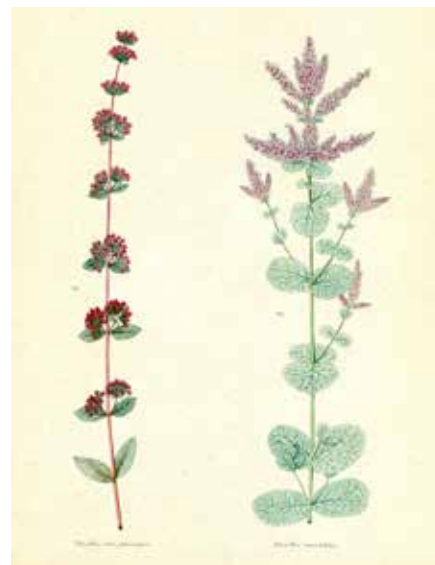
C'est donc dans cette mouvance, ce mouvement pédagogique de «la leçon de chose», autrement nommée «la leçon par les yeux», de l'enseignement public de la III^e République naissante, que Paul Maurice développe sa véritable passion pour la botanique. Dès 1882, il commence à herboriser et à composer son herbier de plantes séchées, lequel, au fil des ans (au moins jusqu'en 1900), comportera jusqu'à un millier de planches. Déjà, en 1884, son père Benjamin, qui est diariste et léguera des centaines de pages à la postérité (son «Mémoire»), écrit : «Paul possède 200 plantes desséchées, analysées et attachées dans des dossiers spéciaux.» C'est à cette époque que Paul s'offre une nouvelle flore, la cinquième édition, revue et corrigée, de *La nouvelle flore française* de Gillet et Magne, éditée en 1883 à Paris par Garnier Frères, libraires-éditeurs. Il s'agit d'un ouvrage relié, assez épais et volumineux, de quelque 800 pages, dont seul le dos est en cuir, et dont le long sous-titre indique clairement l'étendue de l'œuvre : *Descriptions succinctes des plantes qui croissent spontanément en France et de celles qu'on y cultive en grand avec l'indication de leurs propriétés et de leurs usages en médecine, en hygiène vétérinaire, dans les arts et dans l'économie domestique.*

Préalablement, Paul possédait un ouvrage, certes moins complet, mais tellement plus « émouvant » à tenir en main et à compulsuer : il nous permet d'imaginer le jeune instituteur parcourant au printemps sa campagne sarthoise en quête de nouvelles plantes à identifier, comme quand il écrit dans son journal : « Voyage à Saint-Biez. Le soir, vu M. Aymon [son ami d'enfance, fils du châtelain de Chardonneux]. J'ai été promener avec lui dans le parc et j'ai herborisé à ses côtés une herbe très rare, la *doronique*. » Le traité en question est un petit livre (8,5 × 13,5 cm), entièrement relié en cuir, manifestement acquis d'occasion chez un bouquiniste du Mans : *Tableau analytique de la flore parisienne* d'Alexandre Bautier, édité à Paris par Béchet Jeune, libraire de la faculté de médecine.

De cet herbier, au sujet duquel nous possédons quelques informations, comme celle de ce 30 juin 1898 : « Maintenant, la collection approche de mille exemplaires... », il ne reste rien. Bien que connu par des écrits de Benjamin et Paul Maurice, il n'a jamais été ni vu ni retrouvé par leurs descendants ; pas plus lors de la vente de la maison familiale d'Écommoy, dans les années 1990, soit un siècle plus tard. Par contre, à partir de 1884, en parallèle de son herbier de plantes séchées, Paul s'est tout autant investi dans un « album colorié » de plantes ; en réalité dans un herbier peint qui, ayant traversé le temps sans encombre, est aujourd'hui en possession de l'auteure de ces lignes, son arrière-petite-fille, elle-même passionnée par les herbiers et leur histoire. C'est l'herbier de Paul ; l'herbier peint de Paul Maurice ! Réalisé sur des feuilles de dessin de l'époque de format 23 × 31 cm (des blanches, des bleues, des jaunes...), cet herbier peint comporte quelque deux cents planches. L'esquisse, que l'on voit nettement à la loupe, est faite au crayon noir, repassée à l'encre de chine et rehaussée à l'aquarelle dans un incomparable souci de précision. Chaque plante est minutieusement nommée en latin et numérotée, d'une élégante et fine écriture.

Si, pour l'amateur éclairé, cet herbier peint ne se présente que comme un bel herbier, mais non scientifique (parce que non renseigné comme il se devrait pour l'être), c'est un travail artistique remarquable qui charme l'œil et que le béotien se complaît à parcourir longuement, s'attardant volontiers sur tel ou tel détail. C'est aussi pour nous, ses descendants, un précieux témoignage venu de temps révolus. Paul Maurice, un homme tranquille, qui s'est passionné pour les plantes, comme il le fera aussi méthodiquement et artistiquement pour la météorologie et la photographie. Il s'est éteint en 1924, à l'âge de 62 ans, léguant aux générations futures un témoignage inestimable que l'auteure de ces lignes considère comme un trésor familial. ■

L'herbier peint de Paul Maurice, qui nous est parvenu, soigneusement conservé, comporte très exactement 211 planches (250 plantes aquarellées) dont 71 à l'état d'esquisse, au crayon.



Mentha rubra-peduncularis et rotundifolia



Orchis montana et laxiflora



Onopordon acanthium